



M. J. SWAN

TOXIC LOVE

NEW ADULT



M. J. SWAN

TOXIC LOVE

ROMAN



© 2019, HarperCollins France.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1918-5 — ISSN 2271-0256

PARTIE 1

Chapitre 1

Huit mois plus tôt

Ce qui m'avait mis la puce à l'oreille ? Des cartons avaient commencé à fleurir un peu partout dans la maison. J'avais cru mon père quand il m'avait dit que ce n'était rien et que ça n'allait pas durer, qu'il faisait du rangement. Mais je voyais bien que quelque chose n'allait pas. Il n'était plus le même : quelque chose le tracassait, il était nerveux. Il avait fini par m'annoncer la nouvelle un après-midi alors que je rentrais de chez une amie. J'avais été tellement surprise que je n'avais pas su quoi dire au début. Je ne comprenais pas pourquoi nous devons déménager.

— Quoi ? Mais pourquoi ? avais-je fini par demander.

— Il le faut. Nous n'avons plus rien ici, et... il faut que nous nous reconstruisions. Nous avons besoin de partir... ailleurs.

— C'est pour ça que tu as mis tout ce bazar dans la maison ?

— J'ai rangé les affaires de ta mère, et... Calie, chérie, c'est compliqué, mais on doit quitter cette ville.

— On vient à peine de l'enterrer et tu veux déjà t'en aller ? Et où est-ce qu'on va aller ?

J'avais commencé à avoir peur, et ce sentiment, chez moi, était souvent rapidement remplacé par la colère. C'était la seule façon pour moi de gérer tout ça : la colère était un sentiment plus facile à contrôler que toute la douleur que je pouvais ressentir.

— J'ai déjà tout organisé. Tout est prêt, nous n'avons plus qu'à prendre nos affaires et partir.

Le choc me cloua le bec. J'avais l'impression d'être en plein cauchemar, ou plutôt que le cauchemar dans lequel je vivais depuis la mort de ma

mère n'en finissait pas. Tout mon monde s'effondrait. Je n'avais plus de repère, je me sentais perdue.

— Quoi ?!

— J'ai loué une petite maison et je t'ai inscrite à la fac de Riverside, tu n'as pas à t'inquiéter.

— Mais...

— Je trouverai du travail quand on sera installés, nous avons un peu d'argent de côté pour tenir entre trois et cinq mois...

— Papa...

— Ensuite, nous ferons le nécessaire...

— Papa !

Je criais à présent et les larmes dévalaient mes joues. Il baissa les yeux vers moi, le regard lointain, triste et quelque chose d'autre que je n'arrivais pas à identifier. Il n'était pas dans son état normal.

— Pourquoi ? fis-je en sanglotant.

Lui aussi avait les larmes aux yeux. Il s'approcha, me prit dans ses bras et me serra fort. Je passai mes bras autour de lui et m'agrippai à ma dernière bouée, mon dernier et unique repère dans la vie. Même si nous n'étions pas du même sang, nous n'étions plus que tous les deux, nous n'avions aucune famille. Mon père était enfant unique et mes grands-parents étaient morts quand j'étais enfant. Quant à ma mère... elle n'avait jamais rien dit à propos de sa famille. Il était tout ce qu'il me restait dans ce monde, sans lui je n'étais plus rien. Mon père s'écarta et me tint à bout de bras.

— Fais-moi confiance, ma chérie, je me suis occupé de tout, tu n'as pas à t'inquiéter. Ta mère voulait qu'on s'en aille. Alors c'est ce que nous allons faire, pour honorer sa mémoire. De toute façon, cette ville ne nous apportera plus rien de bon.

— Je ne veux pas laisser maman toute seule.

— Elle ne sera pas seule, elle sera toujours là, dans ton cœur et dans ta tête. Elle vivra au travers de tes souvenirs.

— Mais je ne veux pas partir, j'ai tous mes amis ici, j'ai... je ne veux pas.

— Je sais, mais il le faut. Tu te feras de nouveaux amis à la fac, on va repartir du bon pied, toi et moi. Tout va rentrer dans l'ordre.

Il me prit une nouvelle fois dans ses bras, et je l'entendis répéter plusieurs fois que tout allait rentrer dans l'ordre. Que me cachait-il ? J'avais

l'impression qu'il voulait fuir quelque chose, qu'il avait peur. Mais de quoi ? Ou de qui ? Tant de questions qui me brûlaient les lèvres. Cependant, je ne lui en posai aucune. Je n'en avais ni la force ni le courage. La douleur de la perte de ma mère refit surface. Me dire que j'allais la quitter, que je ne pourrais plus aller lui parler, me déchirait littéralement le cœur. Elle me manquait terriblement, son absence avait créé un vide dans ma poitrine, que la souffrance s'était fait un plaisir de combler.

Cette nuit-là, je descendis l'escalier à pas de loup et me rendis dans la salle à manger pour chercher un indice dans tout ce bazar : j'avais besoin de comprendre ce qui poussait mon père à fuir la ville. Alors que je fouillais dans les papiers qui étaient stockés dans plusieurs cartons, je tombai sur des photos. Je les sortis et les regardai une par une. En dehors de ma mère, toutes les personnes figurant dessus m'étaient inconnues. Le verso des photos ne m'apporta aucune information, si ce n'était un nom ou une date. La porte de la chambre de mon père s'ouvrit soudain à l'étage. Je reposai les photos dans le carton et gagnai rapidement la cuisine.

— Calie ?

Je sortis la tête du frigo, que j'avais ouvert en vitesse, pour voir mon père dans l'encadrement de la porte.

— Oh, excuse-moi, je t'ai réveillé ?

— Non, je n'arrive pas à dormir. Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure-ci ?

— J'avais soif, mais je retourne me coucher.

Je fermai la porte du frigo, embrassai mon père sur la joue et remontai dans ma chambre. Une fois que je fus enfermée, je sortis de ma poche une photo que j'avais découverte et qui m'intriguait. Ma mère était aux côtés d'un bel homme : ils se regardaient et se souriaient. Plus grand que ma mère, l'homme avait de courts cheveux bruns. Il était habillé d'un jean et de bottes noirs, et son T-shirt laissait entrevoir une musculature parfaite. Qui était-il ? Était-ce pour cette raison que nous partions ? Je finis par avoir froid et me remis dans mon lit, la photo toujours à la main et les yeux rivés dessus. Qui donc pouvait bien être cet homme aux côtés de ma mère ?

Assise dans le bus, je regardais sans le voir le paysage urbain qui défilait devant mes yeux. Je me souvenais de cet épisode comme s'il avait eu lieu la veille. Mon père avait paru plus détendu une fois que nous nous étions installés dans notre nouvelle maison, dans une banlieue tranquille à quelques kilomètres du centre-ville de Riverside et de l'université de Californie. J'avais été obligée de prendre une chambre sur le campus, car nous avions dû vendre ma voiture pour payer un camion de déménagement. Les trajets en bus étaient longs, aussi, je ne rentrais chez mon père que le week-end.

Voilà à quoi se résumait ma nouvelle vie depuis un mois maintenant. J'avais un peu de mal à m'y faire : mon quotidien avait été bouleversé, et se reconstruire allait prendre du temps. Mais j'avais toujours été forte et ne m'étais jamais laissée aller. Dans mon malheur, j'avais eu la chance de tomber sur une fille sympa pour partager ma chambre. Erika était toujours de bonne humeur, toujours prête à me faire rire et à m'écouter. C'était une vraie pipelette qui adorait commenter tout ce qui se passait sur le campus, même si elle était moins bavarde quand il s'agissait de sa vie privée. À vrai dire, moi non plus je ne lui avais pas dit grand-chose sur la mienne, hormis le fait que j'avais déménagé avec mon père après la mort de ma mère. Pour le reste, j'étais restée silencieuse. Ma mère m'avait appris que ce n'était pas toujours une bonne chose de tout raconter de soi, surtout à des personnes qu'on venait à peine de rencontrer. Même mes anciens amis n'avaient pas été au courant de chaque détail de mon existence. Le bus s'arrêta à l'arrêt de la fac et je descendis, toujours la tête dans les nuages. J'étais tellement perdue dans mes pensées que, lorsque j'arrivai à la porte du bâtiment Lothian où se trouvait ma résidence universitaire, je ne vis pas que quelqu'un était en train d'en sortir. Je lui rentrais dedans et fis tomber mon sac par terre.

— Putain ! gronda une voix masculine.

— Pardon, répondis-je.

Je m'abaissai pour ramasser mes affaires et l'homme m'imita pour m'aider. Je l'observai à la dérobée puis je le remerciai et entrai pour rejoindre ma chambre. Une fois à l'étage, je m'approchai de la fenêtre pour regarder dehors. L'homme venait de mettre un casque sur sa tête et s'apprêtait à monter sur une moto noire. Un dessin sur son blouson de

moto attira mon attention, mais j'étais trop loin pour réussir à distinguer de quoi il s'agissait.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Je sursautai et laissai échapper un cri. Erika, ma colocataire, se tenait juste derrière moi, souriante comme à son habitude et l'air vaguement amusé.

— Putain, Erika, tu m'as foutu une de ces trouilles !

— Pardon, mais c'était trop tentant.

— J'ai failli faire une crise cardiaque.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a dehors ?

Elle se pencha pour regarder à son tour. Je m'écartai et remontai le couloir pour aller dans notre chambre.

— Rien.

Erika fit demi-tour et s'empessa de me suivre. Arrivée à mon niveau, elle m'attrapa par le bras et me dévisagea.

— Rien ? Tu avais plutôt l'air concentrée.

— Je réfléchissais.

— Ben voyons !

J'insérai ma clé dans la porte de notre chambre et entrai, suivie de mon amie. Elle jeta son sac par terre et se laissa tomber sur son lit. Je consultai ma montre, puis reportai mon attention sur Erika. Elle était si petite que ses pieds ne touchaient plus le sol, même quand elle était assise. Ses cheveux blonds étaient coupés au carré et en bataille, ça lui donnait un air rebelle, et ses yeux bleus étaient toujours rieurs et pétillants de malice.

— Il est à peine 9 heures et tu es déjà fatiguée ?

— Oui, je suis morte, j'ai cru que je n'arriverais jamais à me lever ce matin.

— Tu as fait une nuit blanche ou quoi ?

Elle s'assit sur son lit et me regarda ranger mes affaires.

— On peut dire ça, oui. Heureusement que j'ai seulement cours dans une heure. J'ai traîné avec Alex jusque tard dans la nuit, j'ai dû pioncer quatre heures à tout casser.

— Épargne-moi les détails, merci.

Je sentis quelque chose frapper mon dos. Je me retournai et vis un

coussin par terre et Erika avec un grand sourire aux lèvres. Je le ramassai et le lui renvoyai.

— Espèce de cochonne, je ne parle pas de ça, gloussa-t-elle. On a juste traîné avec quelques-uns de ses potes, c'est tout.

— Qui me dit que tu n'as pas fait un plan à plusieurs ?

— Calie Jordan, vous êtes une dévergondée... et j'adore ça ! Tu n'es pas ma copine pour rien.

— Je crois que tu as déteint sur moi, j'étais une jeune fille prude avant, une fille bien.

— Oui, bien sûr, et moi je suis la Vierge Marie.

— J'aurais plutôt dit la Verge Marie, mais comme tu veux, Marie.

Erika ouvrit la bouche comme si elle était choquée, mais ses yeux la trahirent : ils pétillaient de malice. Je ne pus m'empêcher de rire. Avec elle, je me sentais moi-même, je pouvais être qui j'étais vraiment. Avec certains de mes anciens amis, je ne pouvais pas plaisanter sur tout, et sûrement pas sur le sexe, du moins pas comme j'avais pris l'habitude de le faire avec Erika. C'était comme si je m'étais libérée de quelque chose, comme si je pouvais enfin vivre ma véritable vie. Ça rendait mon emménagement un peu plus facile à supporter.

— Et toi, c'était quoi le programme ?

— On est allés acheter ce qui nous manquait et on a fini de tout installer à la maison. Rien de très palpitant.

— C'est bien que tu passes du temps avec ton père, surtout si vous venez juste d'arriver.

— Oui, tu as sûrement raison.

— Mon père s'est barré quand j'avais cinq ans, et ce n'est pas avec mon beau-père que je pourrais faire ça, il est trop con.

— Ça, c'est toi qui le dis, tu n'as peut-être pas cherché à le connaître.

— Non, je t'assure, il est vraiment con. Je ne sais pas ce que ma mère lui trouve, mais bon... Tant qu'elle est heureuse, moi je m'en fous. Et ce n'est pas avec le peu de temps que je passe chez moi que ça va me gêner.

— Si tu le dis.

Je préparai les affaires dont j'avais besoin pour les cours de la journée, pendant qu'Erika pianotait sur son portable. La colocation s'était tout de suite déroulée dans une bonne ambiance, nous étions faites pour nous entendre et il n'y avait jamais eu aucun problème entre nous. Notre amitié

n'avait cessé de grandir depuis le premier jour. J'avais l'impression de la connaître depuis plusieurs années et pas depuis seulement quelques semaines. En mon for intérieur, je me disais que, finalement, la vie me souriait malgré les épreuves qu'elle avait mises sur ma route. Petit à petit, je me sentais revivre. La mort de ma mère avait été une des plus dures épreuves que j'avais dû affronter, j'avais été si proche d'elle... Jamais je n'aurais pensé pouvoir vivre sans elle, pas avant des dizaines et des dizaines d'années. Mais le destin en avait voulu autrement : il m'avait enlevé la seule personne qui comptait plus que tout dans ma vie, à part mon père. On a toujours besoin de sa mère, et on pense toujours qu'on ne se remettra pas de sa disparition, mais ce n'est pas vrai. La vie ne nous laisse pas le choix, elle ne nous fait aucun cadeau. Alors on doit se remettre debout et continuer à avancer, apprendre à faire avec.

Après la mort de ma mère, j'avais dû être là pour mon père. Il avait été inconsolable durant plusieurs jours, il ne sortait plus, n'allait plus travailler et restait cloîtré dans sa chambre. J'avais donc dû prendre sur moi et affronter la réalité de la vie ; je m'étais occupée du ménage, des courses et avais veillé sur mon père. Je n'avais pas eu le temps de m'apitoyer sur mon sort, ni même de pleurer toutes les larmes de mon corps sur la disparition de ma mère. Non, j'avais pris mon courage à deux mains, et fait tout ce que j'avais pu pour que mon père revienne dans le monde des vivants. Pour ça, j'avais dû crier, et pleurer, que je n'en pouvais plus, j'avais dû le supplier de ne pas m'abandonner à son tour. Ça avait été une horrible confrontation, mais ça avait réussi à le réveiller. Je ne voulais plus penser à cet épisode aujourd'hui, ça appartenait au passé et, comme me disait ma mère, on ne se retourne jamais sur ce qui a été fait, on se relève et on avance quoi qu'il arrive, peu importent les épreuves qui nous attendent en chemin. C'est ce que j'avais fait, je m'étais relevée, et je ne m'étais jamais retournée, j'avais continué à avancer malgré la douleur et la peine qui me tordaient le cœur et les entrailles. Erika adoucissait un peu l'amertume de cette vie sans ma mère, l'amitié qu'elle me portait était profonde et sincère ; cette fille était un ange apparu sur mon chemin tortueux.

— On peut savoir ce que tu regardes comme ça ?

Je secouai la tête pour remettre mes idées en place. Je n'avais pas eu conscience que je la contemplais fixement.

— Rien, j'étais perdue dans mes pensées.

— Ouais ben désolée pour toi, mais je suis pas portée sur les paires de seins.

— Pfff, t'es bête !

— Non, je préfère te prévenir, au cas où tu aurais soudainement changé de bord.

— Rassure-toi, je suis 100 % hétéro.

— Ça, j'attends de le voir pour le croire.

— Non, mais tu crois franchement que j'en suis ? Je n'ai rien contre les gays, mais ce n'est pas pour moi.

— J'en sais rien, je t'ai toujours pas vue fricoter avec quelqu'un.

Erika me fit un signe obscène, ce qui eut le don de me faire rire. Elle était un tantinet obsédée, mais rien de méchant, je l'aimais telle qu'elle était.

— J'ai pas le temps pour ça, pour le moment. Je suis à peine à jour dans mes cours.

— Des excuses, toujours des excuses.

— Tu n'as qu'à me présenter un de tes potes alors.

Erika eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Je pense pas qu'ils te plaisent, en plus ils sont un peu plus âgés que nous.

— Et alors ? Tu sors bien avec l'un d'eux.

— Ouais, mais ils sont pas... disons qu'ils ont des délires particuliers.

— Comme quoi ?

— Ils fument, ils dealent, ils sont... enfin, tu vois le genre.

— C'est moi ou tu n'as vraiment pas envie que je les rencontre ?

Erika posa son téléphone et se leva pour s'approcher de moi. Elle prit mes mains dans les siennes et plongea ses prunelles dans les miennes.

— Écoute, je ne veux juste pas qu'il t'arrive quelque chose. Tu as déjà vécu des trucs tellement... je sais que tu n'aimes pas en parler, mais je veux juste que... je ne veux que ton bien, Calie.

— Et je te remercie pour ça, mais je vais bien, d'accord ? Ça fait bientôt quatre mois que ma mère est morte.

— C'est court, quatre mois.

— Peut-être, mais tu es là pour me remonter le moral quand je ne vais pas bien. Je n'aurais pas pu rêver mieux comme amie, ni comme coloc d'ailleurs.

— Qu'est-ce que tu deviendrais sans moi ?

Nous rîmes et Erika me prit dans ses bras pour un long câlin. Je savais très bien que mon amie plaisantait pour me faire oublier mon chagrin, et à ma grande surprise ça avait toujours fonctionné. Avec n'importe qui d'autre, ça aurait eu le don de m'exaspérer, mais pas avec Erika, elle avait ce petit quelque chose qui faisait que ça passait merveilleusement bien. Je m'écartai d'elle et nous nous sourîmes.

— Bon, et si on allait boire un café avant d'aller en cours ? proposa Erika.

— Je te suis.

Je pris mon sac à dos et sortis de la chambre, suivie de mon amie. Nous profitâmes du trajet jusqu'à la cafétéria pour discuter des mecs qui pouvaient m'intéresser. La légèreté de cette conversation me rassura et je me sentis soudain sereine. Que pouvait-il m'arriver de pire que ce que j'avais déjà vécu ? À part un échec à mes examens, rien ne pouvait venir perturber ma nouvelle vie.

M. J. SWAN

TOXIC LOVE

**ELLE CROYAIT QU'ELLE N'AVAIT PLUS RIEN À PERDRE...
JUSQU'À CE QU'ELLE LE RENCONTRE.**

Un regard. Un seul regard d'Ezio a suffi pour que Calie comprenne qu'elle pouvait encore ressentir des émotions. Dans les yeux de son garde du corps, elle a lu la même souffrance et la même rage qui sont les siennes depuis que la vie lui a arraché sa mère, puis son père. Et, bien qu'elle ignore tout de l'histoire contée par les cicatrices et les tatouages de l'homme de main de son oncle, elle sait désormais qu'elle n'est pas aussi seule qu'elle le pensait. Mais ce lien silencieux qui les a réunis pendant une seconde est aussi salvateur que toxique, car Ezio évolue dans un milieu violent et dangereux. Alors, elle doit à tout prix rester à distance ; elle ne peut pas courir le risque de s'attacher à lui et de le perdre : la mort lui a déjà tant pris qu'elle n'a plus rien à lui donner, si ce n'est sa propre vie.

7.52895.6



15,90 €



OSEZ LE MEILLEUR DU NEW ADULT FRANÇAIS !



Et à découvrir en poche...



NEW ADULT